

éprouvée, mais la modération de son caractère la préservait de ces excès de langage qui firent bien plus de tort à ceux qu'on appelait les ultras que leurs votes et leurs actes politiques.

Dans l'hiver de 1823 à 1824, elle alla à Rome, où l'appelaient son goût exquis pour les arts ainsi que sa foi profonde, son amour pour le Pape et pour l'Église. Là, elle rencontra M^{me} Swetchine. Ces deux femmes, si différentes de caractère et de tournure d'esprit, mais si semblables par les idées religieuses, par la profondeur de l'intelligence, par la grandeur et l'élévation de l'âme, concurent l'une pour l'autre une estime qui engendra bientôt une affection profonde.

Tout est sérieux, droit, simple chez notre noble compatriote ; elle ne veut point de ces raffinements, de ces mièvreries par lesquelles certaines femmes cherchent quelquefois à donner des preuves de leur *rare* tendresse. « Il me semble , lui dit « M^{me} Swetchine, que vous n'aimez pas beaucoup ces petits soins, « ces petites coquetteries de sentiments... Nos rapports ont été « *immédiatement sérieux*, parce qu'une sorte d'instinct les a tous « jours rendus confiants. »

Et plus loin, M^{mo} Swetchine fait cet aveu admirable de modestie. « Je reconnais une injustice sur quelques points, une déraison sur beaucoup d'autres, et, sur tous, cette nécessité dont « vous me parlez si bien, de diriger ce qu'il y a de plus ardent « dans mes vœux, dans mes espérances vers celui qui ne nous « manque jamais. J'ai toujours été mon propre fléau, l'instrument « de mes peines ; les autres, n'en ont été que l'occasion. »

Il paraît que M^{lle} de Virieu trouvait que sa spirituelle correspondante poussait trop loin ce que Fontenelle appelait la coquetterie de l'humilité, car M^{me} Swetchine lui écrit : « Vous dites « que je me fais trop petite devant vous.... »

Aussi, cette femme supérieure qui eut une si salutaire influence dans le faubourg Saint-Germain, qui servit de conseil et de guide aux Montalembert et aux Lacordaire, subissait l'ascendant mystérieux de cette nouvelle amie, et apprenait d'elle à faire de plus grands pas sur le chemin de la perfection.

M^{lle} de Virieu ne possédait certainement pas l'expérience des